

Une femme à l'étroit dans sa vie

La jeune Caroline Guiela Nguyen met en scène, avec brio, une Emma Bovary d'aujourd'hui

Théâtre

C'est un beau matin. La lumière du soleil entre dans la maison où Charles, sa femme Emma et leur fille Camille prennent le petit déjeuner. Ils sont joyeux, un peu taquins entre eux, comme on peut l'être dans une famille où tout va bien. Et puis, il y a une bonne nouvelle : Emma a trouvé du travail. Elle va commencer le jour même. A voir la cuisine américaine ouverte sur le salon, le coloir et les chambres, au fond, on sent bien que rien n'est riche sans que rien ne manque, dans cette maison comme une autre, où Emma reste seule, à boire son café, quand Charles part emmener Camille à l'école, avant d'aller à son cabinet de médecin. Mais quand Emma se met devant l'évier, et qu'elle se lave les mains, longuement, trop longuement, le regard tourné vers la fenêtre, on pressent que quelque chose ne va pas.

Qui est-elle, cette Emma ? Une femme d'aujourd'hui, dans la province française. Mariée, mère, et seule. Elle se consume de l'intérieur, sans que son entourage ne s'en rende compte. Téléphone en parlant à voix basse, en arabe, par moments. Invente qu'elle va au travail, alors qu'elle reste chez elle, prend des amants et dépense beaucoup d'argent. Oui, c'est bien une Emma Bovary de Flaubert. Elle vit ici et maintenant, et le portrait qu'en donne *Elle brûle*, au Théâtre national de la Colline, ne cherche pas à porter le roman à la scène. Il s'en inspire d'une manière magnifique, qui permet de découvrir un collectif avec un de ses tout premiers spectacles.

Ce collectif s'appelle Les Hommes approximatifs, en référence au titre du poème de Tristan Tzara, *L'Homme approximatif*. Il a été fondé en 2009 par Caroline Guiela Nguyen, une jeune femme (32 ans) qui a étudié la sociologie avant d'intégrer la section mise en scène de l'École du Théâtre national de Strasbourg. Elle n'a jamais eu envie de jouer. Ce qu'elle aime, c'est regarder, être à l'extérieur et organiser. En la matière, elle mène un travail



Emma (Boutaina El-Fekkak), taraulée par un mal de vivre indéfinissable. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

de fond avec ses camarades. L'idée de *Elle brûle* est venue après la lecture de Flaubert, au cours d'un voyage au Vietnam, où Caroline Guiela Nguyen accompagnait sa mère. Dans un premier temps, Les Hommes approximatifs, qui sont installés à Valence, dans la Drôme, ont mis en place un petit spectacle, *Le Bal d'Emma*, qui se jouait dans des salles des fêtes de village. « Assis à des tables, le public assistait au bal où Charles avait emmené Emma, pour ses 30 ans. *Rêvant de mieux, elle jouait l'endroit médiocre* », raconte Caroline Guiela Nguyen.

Dans *Elle brûle*, il n'est même pas sûr qu'Emma juge sa vie médiocre. Elle n'arrive tout simplement pas à la vivre. Ce qui l'empêche ne vient pas d'une mélancolie, mais d'un « rien » qui l'enveloppe tout entière, comme une peau de chagrin dont elle ne sait comment se défaire. D'où ses gestes qui flottent, ses mains qu'elle lave trop, ou qui volettent dans l'espace. On pourrait la croire simplement distraite, cette Emma dont le mari accepte tout. Sait-il ou ne sait-il pas ? Veut-il se protéger, et proté-

ger sa propre vie, cette femme qu'il aime, cette femme qu'il a voulue ? A chaque mensonge d'Emma, il répond par un « Ah bon » si laconique qu'il vous fend le cœur. Parce que vous, spectateur, vous savez, et vous voyez : Emma avec son amant, Camille avec son baby-sitter qui sort de la chambre de la fillette, vêtu d'un pyjama du père. Et la mère de Charles avec ses longs

Les tableaux s'enchaînent si bien que l'on a l'impression de s'immerger dans un paysage imprégné par l'épaisseur du temps

cheveux blancs, qui arrose ses plantes et se persuade que son mari mort va arriver par le train.

Ce qui est magnifique, dans *Elle brûle*, c'est à quel point tout est suggéré, dans la succession de tableaux qui composent le spectacle. Ils s'enchaînent si bien que l'on

a l'impression de s'immerger, comme on le ferait dans une forêt profonde, dans un paysage imprégné par l'épaisseur du temps qui tisse les drames secrets d'une famille. Cela tient à une longue préparation, deux ans, dont Les Hommes approximatifs se sont nourris. Cela tient aussi au talent de Caroline Guiela Nguyen. Cela tient enfin au jeu remarquable des comédiens, qui laissent transparent, au meilleur sens du terme, ce que les personnages sont : des hommes approximatifs. Comme chacun d'entre nous, dont *Elle brûle*, qu'on ne saurait trop conseiller d'aller voir, renvoie un miroir, avec une grâce inquiétante. Ou, au choix, une inquiétude gracieuse. ■

BRIGITTE SALINO

Elle brûle, par Les Hommes approximatifs. Avec Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoui, Pierrick Plathier. Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Brun, Paris 20^e. Tél. : 01-44-62-52-52. Mardi à 19 heures ; du mercredi au samedi à 21 heures ; dimanche à 16 heures. De 14 à 29 €. Durée : 2 h 30. Jusqu'au 14 décembre.



Elisabeth Carochio

conte de la folie ordinaire

S'inspirant de l'affaire Roman et d'Emma Bovary, **Caroline Guiela Nguyen** brosse le tableau d'une famille en voie d'implosion. Une fable cruelle gérée avec maestria par une jeune metteuse en scène à suivre.

Laissez votre message après le bip sonore." Sur le répondeur, la voix chantante du père de famille respire le bonheur. Charles et Emma forment un couple tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Lui est médecin, elle vient de trouver du travail. Tout baigne. Leur fille unique reçoit des leçons de piano à domicile. Dans leur appartement modeste, ils hébergent aussi la mère de Charles.

Mis en scène par Caroline Guiela Nguyen sur un texte de Mariette Navarro issu d'improvisations avec les acteurs, *Elle brûle* élabore une trame réaliste nourrie de détails vrais tirés du quotidien. Avec notamment le rituel du petit déjeuner où la famille se retrouve autour

d'une même table avant de partir au travail ou à l'école. Ce sens du détail a pour effet de mettre le spectateur sur le même pied que les personnages. C'est aussi le moyen de signaler discrètement des accroc dans une surface trop lisse. Comme ce téléphone qu'on ne décroche pas, par exemple, et qui s'avérera de plus en plus intrusif. Quelque chose cloche. Une dimension sous-jacente affleure à la lisière du fantastique. Des gestes incongrus. L'irruption récurrente d'un Pierrot lunaire appartenant au monde des rêves. Des sanglots sur le répondeur.

Par petites touches, Caroline Guiela Nguyen installe une ambivalence diffuse. La chronologie est brouillée, les effets

précédant parfois les causes – comme en rêve ou dans le ressassement du souvenir. Cette irréalité au cœur même du réalisme accompagne l'implosion de la cellule familiale. Emma, finement interprétée par Boutaina El Fekkak – mais tous les acteurs sont parfaits dans ce spectacle très réussi –, se perd dans une dérive sans retour. Presque sans le vouloir, elle a ouvert une parenthèse qu'il lui sera impossible de refermer.

Engagée dans un cabinet médical, Emma ne se présente pas à sa première journée de travail. Quelque chose s'est passé. Une visite imprévue du professeur de piano qui dit avoir oublié son téléphone portable. La table du petit déjeuner n'est pas encore

débarrassée. Elle l'invite à boire une tasse de café. Après son départ, elle n'ira pas travailler. La vie continue mais plus rien n'est pareil.

Cette dissonance au cœur d'une harmonie apparente, Caroline Guiela Nguyen la traite avec une pointe d'humour à la manière d'un conte cruel. Emma accumule les mensonges et les dettes, au point de se retrouver dans une situation ingérable quand les huissiers viennent saisir les biens familiaux. Dans ce contexte, le message guilleret sur le répondeur prend une résonance de plus en plus sarcastique. Comme un piège qui se referme. **Hugues Le Tanneur**

Elle brûle textes Mariette Navarro, mise en scène Caroline Guiela Nguyen, avec Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre, Alexandre Michel, Ruth Nüesch, Jean-Claude Oudoul, Pierrick Plathier, jusqu'au 14 décembre au Théâtre national de la Colline, Paris XX^e, www.colline.fr, du 18 au 20 décembre à Dijon, du 7 au 10 janvier à Saint-Etienne

« Elle brûle »

Dimanche 17 Novembre 2013

Une pièce contemporaine, « Elle brûle » de Caroline Guiela Nguyen, au Théâtre de la Colline.

Pour « Elle brûle », au Théâtre de la Colline, la compagnie « Les Hommes Approximatifs » a banni toute référence à un texte classique. Caroline Guiela Nguyen et les siens se sont emparés d'un simple fait divers, comme on dit, le suicide d'une femme de 51 ans ayant absorbé une dose de barbituriques.

Nous voilà donc dans une famille ordinaire. Le père médecin ; la mère à la destinée professionnelle indéterminée (comme le reste de sa vie) ; leur fille passablement azimuthée ; la grand-mère, comme une ombre parmi les humains un ami de la famille ; sans oublier l'amant de madame ; à l'issue d'une rencontre hautement improbable.

On les voit vivre au quotidien, s'y empêtrer, s'y engloutir. Le père qui part au travail avec sa petite, la grand-mère qui erre, et la mère (superbe Boutaïna El Fekkak) qui s'invente des emplois inexistantes, qui se contredit, qui se rattrape comme elle peut, telle la Gena Rowlands du film « Une femme sous influence » de John Cassavetes. Elle se retrouve dans les bras d'un autre sans trop savoir pourquoi, lui promet de le suivre, s'emmêle les pédales, incapable qu'elle est d'assumer ses propres choix, brisée par sa propre (non)vie.

On rit souvent dans cette pièce, mais c'est un rire de protection face à ces scènes familiales d'une rare banalité qui se transforment parfois en machines à tuer. C'est ce qui arrivera à la jeune femme portée à bouts de bras (et de cœur) par une Boutaïna El Fekkak aussi insaisissable que bouleversante.

* « Elle brûle ». Mise en scène Caroline Guiela Nguyen. Écriture au plateau Les Hommes Approximatifs. Textes Mariette Navarro. Théâtre de la Colline (01 44 62 52 52) jusqu'au 14 décembre.

Jack Dion



«ELLE BRÛLE», FOYER ARDENT

Elle brûle infiltre le quotidien d'une famille qu'on aimerait croire sans histoire. A table, par exemple, où l'on parle de tout et de rien, selon l'humeur. Néanmoins, il apparaît vite que plein de détails cloquent entre la cuisine américaine et l'opaque chambre à coucher : le père, médecin, surjoue la blague ; la mère évoque d'une voix anormalement douce ce nouvel emploi où elle ne se rendra jamais ; la gamine parle de «bite» et de «sodomie»... Une impression globalement malaisante qu'amplifient d'autres personnages satellites à l'attitude non moins imprévisible, plus une créature flippante, sorte de gros bébé -comme sorti du *Inland Empire*, de David Lynch. Et tout continue de se détraquer de la sorte dans cet univers hyperréaliste que guette constamment la confusion (mentale, en premier lieu). Ecrite par Mariette Navarro et mise en scène (beau boulot sur la lumière et le son) par la jeune Caroline Guiela Nguyen, *Elle brûle* affirme les bonnes dispositions de la compagnie valentinoise les Hommes approximatifs. **G.R.** PHOTO JEAN-LOUIS FERNANDEZ

«*Elle brûle*», Théâtre de la Colline, 15, rue Malte-Brun, 75020. Jusqu'au 14 décembre. Rens.: www.colline.fr. Puis en tournée à Dijon, du 18 au 20 décembre, et à Saint-Etienne, du 7 au 10 janvier.

CRITIQUE

LA COLLINE
DE MARIETTE NAVARRO / MES CAROLINE GUIELA NGUYEN

ELLE BRÛLE

Une famille d'aujourd'hui qui plonge dans un drame sans âge: bienvenue dans le néo-réalisme théâtral concocté par la compagnie des Hommes approximatifs. *Elle brûle* ou un spectacle flamboyant de promesses.

On comprend pourquoi Caroline Guiela Nguyen, metteuse en scène de la compagnie des Hommes approximatifs, tient à ce que reste secret ce qui constitue pourtant un ressort essentiel de son spectacle. En effet, la pièce, créée à la comédie de Valence, ménage longtemps une forme de suspense, et n'hésite pas à verser du réalisme dans le fantastique pour pimenter la narration. Ce penchant pour des ingrédients un peu artificiels – les visions hallucinées d'une poupée masquée, d'étranges messages déposés sur le répondeur téléphonique – et une écriture qui peine parfois à s'envoler dans les moments d'acmé constituent à notre avis les deux petites faiblesses d'un spectacle qui par ailleurs vaut largement le détour. Nous ne révélerons donc pas ce que le spectateur comprend petit à petit, basculant du plaisir de voir se mettre en place les pièces du puzzle narratif à celui de découvrir tous les jeux référentiels qui le sous-tendent.

UN STYLE VÉRITABLEMENT SINGULIER

Essentiel, ce jeu référentiel l'est d'autant plus qu'il légitime tout le travail scénique mis en place par la compagnie, en grande partie

tourné vers la production d'effets de réel. Sur le plateau, un intérieur soigné d'une maison ordinaire, un intérieur qui aurait traversé les siècles, avec ses côtés kitsch, ses pots de fleurs et sa salle à manger bas de gamme. Une vieille femme, la mère de Charles, débonnaire devenue neurasthénique; Charles; un homme à tout faire, taiseux; la fille de Charles, qui fait venir son professeur particulier, échangent. Une petite musique en sourdine derrière eux. Elle vient de la chambre aux pans translucides qui en s'ouvrant révèlent le corps allongé et resplendissant d'Emma, morte sur son lit. Il faut alors reconstruire le passé, savoir comment on en est arrivé là. C'est donc presque la même scène qui va se jouer et se rejouer dans le cadre étroit de cette maisonnette et de ce long flash-back. Autour du petit-déjeuner, de la table qu'il faut ranger, de la fille qu'il faut emmener à l'école, avant de partir au travail, comme dans la vie, les jours se suivent et se ressemblent en effet, jusqu'à ce qu'éclate le drame. Le travail minutieux, composé d'écriture de plateau et d'un réalisme poussé jusqu'aux borborygmes de la machine à café, produit un théâtre aux confins du réel et du cauchemar, porté par des comédiens excellents. Avec *Elle Brûle*, la compagnie signe un spectacle d'autant plus prometteur qu'il affirme un style véritablement singulier, qui rapproche le théâtre du cinéma et dans sa théâtralité fait parfois penser à Joël Pommerat.

Éric Demey



© Elisabeth Carecchio

L'inquiétant réalisme d'*Elle brûle*.

LA COMPAGNIE DES HOMMES APPROXIMATIFS AU CHEVET D'UNE FEMME, EMMA LA MAL AIMÉE



Scène de « Elle brûle » (Elisabeth Carecchio)

Quand on sort du spectacle « Elle brûle », on est comme carbonisé. Par une femme. Devant nous elle a avalé de l'eau de Javel, s'est tordue de douleur, s'est recroquevillée comme une bête devant ses proches venus un à un, spectateurs comme nous de sa lente agonie. Cette femme c'est Emma, un personnage. Cette femme, c'est [Boutaina El Fekkak](#), une actrice.

L'AGONIE FEINTE CERNE SES VRAIS YEUX

Emma est mariée à Charles, un médecin de province tout à son boulot. Emma est en manque de vivre et surtout d'amour, de regard aimant, alors elle comble le trou de sa vie en faisant des dettes (achats compulsifs), en prenant amant et en s'inventant un boulot. Quand le château de cartes s'écroule (saisie, amant parti ailleurs, emploi factice), elle s'écroule aussi en s'empoisonnant. On aura reconnu là la trame de « [Madame Bovary](#) » qui sert de canevas de base au spectacle.

Une trame sans plus, aucunement une adaptation ou une actualisation. Un point de jonction cependant : Flaubert en écrivant les pages de l'agonie d'Emma raconte avoir été très mal dans sa peau et quand l'actrice vient saluer, au milieu de ses camarades plus enjoués et satisfaits des applaudissements nourris, elle a du mal à quitter ce qu'elle vient d'éprouver dans son corps : l'agonie feinte cerne ses vrais yeux.

Grandeur du théâtre où le chemin de l'émotion passe par l'artifice, où, insiste « Elle brûle », le bizarre, le pas de côté, disent mieux les abîmes de la vie ordinaire que le la répétition du banal.

Dans le programme distribué aux spectateurs, [Caroline Guiela Nguyen](#) qui signe la mise en scène se dit nourrie de cinéma. Elle nous donne à lire un entretien avec [Mike Leigh](#), (le réalisateur de « Another day ») où le cinéaste déclare :

« Nous sommes des êtres humains, nous avons un pouvoir de fascination illimité et une passion naturelle qui nous poussent à observer la vie et à la célébrer ».

L'ACTEUR FAUTEUR DE TROUBLE

Au cinéma, quand [Abdellatif Kechiche](#) filme de près le visage aux yeux clos et aux lèvres entrouvertes d'Adèle-Adèle Exarchopoulos, quand les frères [Dardenne](#) (l'une des références majeures de Caroline Guiela Nguyen) dans « Rosetta » filment le pas déterminé d'Emilie Dequenne, c'est bien de cela qu'il s'agit : la caméra observe et le faisant amoureuxment, elle célèbre. L'observation fait partie du processus de création

Au théâtre, tout est faux, factice, composé, sauf le corps des acteurs, leur présence charnelle, leur voix. L'acteur, toujours double est un fauteur de trouble. Pour certains metteurs en scène c'est là un terrain d'observation et de fascination inépuisable. C'est le cas de la compagnie les hommes approximatifs fondée par Caroline Guiela Nguyen (ex élève n mise en scène à l'école du Théâtre National de Strasbourg) et implantée en région Rhône-Alpes (« Elle brûle » a été créé à la Comédie de Valence).

Pour cette compagnie, la création passe par un processus de travail particulier en plusieurs étapes visant donc à « observer la vie et à la célébrer » :

- A partir d'un canevas (voir plus haut) élaboration d'une scénographie (Alice Duchange) et avec la plume de [Mariette Navarro](#), création un ensemble de parcours biographiques de personnages très précis.
- Dans le décor et à partir de ces biographies, les comédiens improvisent (tout est filmé, un peu comme un carnet de notes et un aide mémoire)
- Le spectacle se construit par sédimentation (gestes, mots, rythme) sans pour autant se figer dans une pièce définitive, d'autant que le travail peut être régulièrement relancé par une série d'apports successifs (bouts de textes par exemple), subsiste une part d'aléatoire.

Tant est si bien que le spectacle est triplement signé : « mise en scène » (Caroline Guiela Nguyen), « écriture au plateau » (Les hommes approximatifs) et « textes » (Mariette Navarro). Regrettons tout de même que les identités des acteurs en fonction de leur rôle ne soit pas mentionnées dans le programme ce qui est pour le moins contradictoire avec la démarche de la compagnie.

SEULE CONTRE TOUS

L'enjeu de ce cheminement est une vibration, un tremblement du présent de la représentation.

Dans « Elle brûle », c'est le cas magnifiquement avec Emma. Le personnage, introverti, peu disert, fuyant, va progressivement s'enfoncer sans que son entourage s'en aperçoive. Emma n'est pas en phase avec la vie de famille et sa théâtralité codée. Ses proches la voient mais ne la regardent pas. Elle fait des efforts mais, enfermée en elle-même et enfermée dans cette maison dont elle ne sort pas ; peu à peu elle coule (s'invente un travail fictif, emprunte de l'argent, etc.)

Les autres personnages de la famille ou alentour, sont plus monolithiques. L'acteur qui interprète Charles est formidable d'inventivité, de réactivité. On pressent que son apport dans les improvisations a été considérable. Les scènes de petit déjeuner avec sa fille sont pleines de vivacité, débordent de répliques qui font mouche, de tac au tac comme au théâtre de boulevard.

Au fil des représentations le rouleau compresseur du jeu théâtral à l'écoute des réactions du public, peu prendre le dessus. Un danger corrigé par la présence récurrente de personnages en rupture avec le réel qui contribuent à l'étrangeté qui peu à peu s'installe, climat tenace hélas souligné par un onirisme un peu balourd (gros bébé fantôme).

Le spectacle tient sa force et sa limite dans ce double jeu : d'un côté le théâtre de famille extérieur avec son paraître rituel, de l'autre le théâtre intérieur d'Emma, femme empêchée, niée, en manque d'amour. Avec ce paradoxe : Emma, celle qui joue (feint) le plus est celle qui semble jouer le moins.

Scènes denses, ces moments où Emma se retrouve seule et, précipitant sa chute, ces scènes de collusion quand elle est acculée (ses mensonges étalés) et comme à côté d'elle-même. Son théâtre c'est pour elle seule qu'elle peut le jouer, être une autre. Quand Emma meurt, elle emporte son théâtre avec elle. La pièce est finie.

J.-P. Thibaudat

Théâtre et compagnies

Par Odile Quirot

Page 1/2

Des filles singulières.

L'amour, ou son manque, n'est pas un sujet neuf. Tout est dans la façon d'en parler. Exemple avec quelques jeunes femmes de talent.



Emma, perdue dans sa cuisine

Théâtre et compagnies

Par Odile Quirot

Page 2/2

« *Elle Brûle* » de **Caroline Giuela Nguyen** n'est pas un spectacle que l'on se contente de regarder. On y pénètre, y compris en accédant à la salle en passant par un couloir orné de petits objets sans importance, utiles ou non, de ceux que l'on entasse chez soi pour se faire un molleton de souvenirs, pour peupler les vides. Voici la cuisine/ salle à manger/ salon avec papier peint, plantes vertes. Un intérieur au demeurant modeste, à tel point que l'on se dit que si le père nourricier de la maison est médecin, comme il l'affirme, c'est que le niveau de vie de la profession a sérieusement baissé. Au fait, est-il vraiment médecin, cet homme qui part tous les matins en laissant son épouse Emma qui affirme qu'elle cherche du travail, qu'elle va travailler, et ce un jour après l'autre. Car Emma s'enfonce dans la dépression, Emma se suicidera. Et lui, il ne voit rien ? Et d'où vient cette grand-mère mutique qui déplace les chaises, les plantes vertes, perdue dans ses pensées, monologuant parfois en une langue étrangère ? Et pourquoi personne ne voit que la fille de la famille est une adolescente terriblement inquiétante, rude, crue ? (*Photographies Jean-Louis Fernandez*)

Et pourtant, dans cette famille, on vit, on se parle gentiment, on répète les mêmes rituels quotidiens, jour après jour : le petit déjeuner, tout ça. Mais personne ne semble voir vraiment l'autre. Emma se mure peu à peu dans sa dépression, achète tout et n'importe quoi, met sa famille en faillite. Et Emma avalera du poison. Madame Bovary, suivie de bien d'autres femmes que mentionnent parfois les faits divers, a été une des sources d'inspiration de «*Elle Brûle*», sur des textes de Mariette Navarro. Ce spectacle brouille les pistes attendues (une histoire de famille..) avec une extrême délicatesse dans son attachement au petit détail – un geste, une intonation de voix. Chaque instant est ordinaire, mais sourdement étrange (et quelles lumières !). Les acteurs sont merveilleusement entiers, présents, comme si leurs personnages n'avaient pas d'autres pensées que celles de ce moment-là, précis. Citons père, mère et fille : Jean-Claude Oudoul, Boutaina El Fekkak, Margaux Fabre. Comédienne, ancienne élève du TNS Strasbourg, Caroline Guiela Nguyen a fondé en 2008 sa compagnie «les Hommes approximatifs». Approximatif, son spectacle ne l'est pas. Il dénote une grande maîtrise, il soulève la peau du réel, l'épaisseur du présent. (*La Colline, jusqu'au 14 décembre. Théâtre Dijon-Bourgogne du 18 au 20 décembre. Comédie de Saint-Etienne du 7 au 10 janvier*).

Parlez-leur d'amour

Dans le genre jeu de rôles délicat, et d'une drôlerie qui fait parfois songer aux « Diablogues » de Roland Dubillard, **Frédérique Loliée** et **Elise Vigier** font merveille, et de plus elles sont touchantes. Il s'agit de « *Déplace le Ciel* » de **Leslie Kaplan**, auteur avec lesquelles ces deux fines comédiennes entretiennent un long compagnonnage. Deux filles (F et E) en mal d'amour (l'un attend en vain un certain Léonard) bricolent des situations, des dialogues, s'inventent des « micro-fictions », y compris genre western. Elles sautent du coq à l'âne, évoquent la supériorité de la langue française sur l'anglaise, un voyage en amoureux vers Lisbonne à la douceur du rêve, que sais-je encore ? Une télévision diffuse des émissions et des jeux, l'une convoque le savoir encyclopédique sur son I phone, leurs aphorismes ont la fausse légèreté d'un nuage, et ainsi ce spectacle, joli, profond, enjoué (quelles diablesses) dont on a bien conscience de vous parler trop vite, mais mieux vaut tard que jamais (*TGP Saint-Denis, jusqu'au 15 décembre*).

On a pris un peu (beaucoup..) de retard sur ce blog pour vous parler de deux ou trois spectacles qu'on vous conseille néanmoins sans attendre : «*Un métier idéal* » d'après **John Berger** et **John Mohr**, avec **Nicolas Bouchaud**, mise en scène **Eric Didry** (Rond-Point, jusqu'au 4 janvier) et «*YLajali* » de **Jon Fosse** (sur les traces de « La Faim » de Knut Hamsun) mis en scène par, et avec **Gabriel Dufay** (Le Monfort, jusqu'au 14 décembre). Et « *Cineastas* » de l'argentin **Mariano Pensotti** et sa bande venue de Buenos-Aires (Festival d'Automne à Paris/ Maison des Arts de Créteil, du 11 au 14 décembre).

« Elle brûle » : une poignante descente aux enfers

Théâtre. Inspirée d'un fait divers, Elle brûle, raconte l'histoire d'un foyer rongé par les mensonges. Emma, une mère de famille malheureuse, va connaître une véritable descente aux enfers.

« Elle brûle », livre tous les secrets d'une vie de famille ordinaire qui tourne au désastre.

Le public est immédiatement plongé dans l'univers tendu de la pièce écrite par Mariette Navarro, en découvrant le suicide d'Emma, jouée par Boutaina El Fekkak. « Elle brûle » va retracer la descente aux enfers d'Emma, une mère de famille déboussolée. Entre tromperies et mensonges, une famille bien ordinaire se dirige peu à peu vers un drame qui semble inévitable.

Dans les premiers temps, tout semble pourtant aller pour le mieux, dans une famille soudée. Mais le mensonge brûle peu à peu ce foyer où Emma cumule amants et dettes. Le père médecin et la fille, jeune adolescente, mènent une vie aux apparences heureuses et semblent aveugles devant la détresse d'Emma.

La mise en scène aux touches cinématographiques de Caroline Guiela Nguyen transporte le public au cœur d'un drame où le rire vient se mêler à la tension ambiante.

Les effets sont particulièrement efficaces dans la petite salle de l'Usine, de la Comédie de Saint-Etienne. Le spectateur souhaiterait devenir acteur pour sauver Emma de ses dérives, mais comme sa famille il est impuissant devant la folie ordinaire qui ronge Emma. Un drame d'autant plus poignant qu'il semble pouvoir frapper à toutes les portes.

« Elle brûle » jusqu'au 10 janvier à la Comédie de Saint-Etienne.

Ce jeudi 9 : rencontre en bord de scène, à l'issue de la représentation.

Clément Goutelle

« Elle brûle » les planches de la Colline

Elle brûle est le deuxième volet d'une série que la compagnie des Hommes approximatifs, menée par Caroline Guiela Nguyen avec des textes de Mariette Navarro, consacre à Madame Bovary.



Visuel :© La Colline

Une petite exposition précède le spectacle. En fait, nous pénétrons dans un appartement : dans l'entrée, nous entendons déjà sur le répondeur de la famille, les voix d'Emma et Charles, et de leur fille Camille. Dans le couloir qui mène jusqu'à la salle de spectacle, des post-it où apparaissent des listes de choses à faire mais aussi de mots doux, un placard à pharmacie, des collections en tout genre, des billets de train... Cette entrée en matière sonne déjà aussi juste, ni caricaturale ni bâclée, que tout le reste de la pièce. Dès lors, on entre dans l'univers d'une famille, dans son intimité. Nous, les spectateurs, regardons, par le trou de la serrure, le désespoir et la chute d'une femme.

La pièce commence le premier jour du nouveau travail d'Emma, alors mère au foyer. Elle est d'abord excitée à l'idée de gagner de l'argent même si elle se trompe sans cesse sur le montant de son salaire – on comprend dès lors que l'argent sera un problème. Mais elle se trouve dans l'impossibilité de sortir de chez elle : la maison, ce lieu où elle est reine – son mari l'adore et elle peut adorer sa fille – et où elle étouffe. Commencera alors la spirale du mensonge car elle est aussi dans l'impossibilité de sortir d'elle-même, de dire ce qui ne vas pas – la sait-elle elle-même ? A moins que ce ne soit les autres qui ne le voient pas telle qu'elle est.

Ces autres forment le cadre idéal de la perte inexorable d'Emma. Chacun tient formidablement sa place pour que rien ne change. Charles, merveilleusement bien incarné par Jean-Claude Oudoul, anime comme on l'attend la vie de la maison : les blagues fusent, presque trop présentes pour ne pas cacher un malaise. Pourquoi ne peut-on pas parler sérieusement, si ce n'est du bulletin scolaire de la fille Camille ? L'on voit au fil de la pièce se déployer le jeu de Margaux Fabre qui interprète l'adolescente, comme une démonstration des changements intenses de cet âge, de son aptitude aussi à percevoir le vide où sa personnalité peut se développer, à l'abri de ses parents.

Quant au texte, il dessine intelligemment les relations de chacun des personnages, il y a peu de stéréotypes et le spectateur compatit pour tous : la grand-mère mutique, le professeur de piano savant, le factotum simple d'esprit en plus des membres de la famille. Il n'y a malheureusement pas de responsable désigné au drame de la vie. La violence de la société, l'immense solitude de chacun et la fragilité de certains imaginent le reste, « parce que certaines personnes peuvent supporter plus de choses que d'autres. La guerre, l'amour. »

Dans le livret du spectacle, Caroline Guiela Nguyen, raconte comment les hasards de la vie, l'ont amenée à avoir affaire avec Emma. La compagnie jonglant toujours entre fiction et réalité, on ne saura jamais trop laquelle nourrit l'autre. Une vidéo (<http://www.leshommesapproximatifs.com/2012/03/05/elle-brule/>) d' « enquête » sur le site de la compagnie interroge des protagonistes du drame. Là, le travail de catharsis du théâtre fonctionne à merveille et le spectateur en ayant assez vu, ne veut en savoir davantage.

Claire Teyssere-Orion

"Elle brûle", de Caroline Guiela Nguyen : la femme dans l'ombre



"Elle brûle" : le titre, aussi simple que magnifique, se charge d'une grande potentialité imaginaire. Elle, c'est Emma, comme celle du célèbre roman de Flaubert ; mais c'est aussi un fait divers sur le suicide d'une femme que Caroline Guiela Nguyen a suivi avec une attention particulière.

Avant d'entrer sur scène, la metteuse en scène (membre du collectif les Hommes Approximatifs) amène le spectateur à parcourir une sorte de cabinet de curiosité : des deux côtés d'une allée sont disséminés des objets du quotidien, télé, ordinateur, lait de soja, etc ; un nombre incalculable de petites choses chargées de renforcer l'aspect réaliste de la pièce, son ancrage dans une immédiateté palpable. Rapport au réel mais tout aussi vestiges qui évoquent un temps révolu.

A partir de là, entrer dans la salle et suivre la famille ressemble à un compte à rebours, comme un flash back (et dans l'histoire, il y a véritablement un retour en arrière) où l'on serait amené à observer une indéfectible dissolution. Il y a un quotidien qui est minutieusement dépeint dans "Elle brûle", manière de prendre appui sur un socle qui, petit à petit, va voler en éclats, mais sans aucun coup de force. Si la pièce est longue, c'est aussi pour mieux livrer ces imperceptibles glissements, pour mieux disséminer les quelques signes d'une lente dérive, d'un déraillement certain : un téléphone qui sonne, se préparer à sortir.

Le temps à l'œuvre dans la pièce, c'est aussi celui destiné à livrer des gestes quotidiens, répétitifs, comme le passage d'un homme à tout faire (Alexandre Michel), la préparation d'un petit déjeuner. Comme s'il fallait, pour entretenir l'illusion d'un bonheur, s'assurer que, même dans les petits actes, il y avait une petite parcelle de bonheur. Et cela donne, sur un mode grotesque, les facéties du père, les jeux avec sa fille.

Mais ce réalisme-là - avant que n'opère la vraie bascule - ne renverrait qu'à une réalité étroite, bouchée, si ne perçait pas, par l'intermédiaire de la mise en scène, une dimension autre, aux limites du fantastique. Il y a en particulier cette chambre, théâtre de moments intimes entre Emma et son amant, d'où surgit une figure au départ inquiétante, mais qu'on assimile ensuite à un ange gardien. On ne manquera pas de comparer ce gros bébé à l'univers de Joël Pommerat (en particulier "Ma chambre froide").

Une belle attention est prêtée au passage des saisons, dans "Elle brûle" : des rideaux qu'on ferme ou ouvre témoignent de l'intensité de la lumière d'été, tandis qu'un orage éclate, produisant quelques éclairs. De très belles scènes (comme la discussion d'Emma avec le professeur qui vire en vexation mutuelle, au point qu'il n'arrive plus à parler) côtoient des moments plus délicats (le père qui rentre et voit l'homme à tout faire en pyjama, déclenchant la scène la plus violente de la pièce). Précisément, lorsque le jeune homme quitte la maison, il enlève tous les vêtements qu'il portait, partant nu, façon de signifier que son existence n'avait de sens que dans les services qu'il rendait à la maison.

Pourtant, dans cette pièce sensible, où le désir d'idéal voisine avec une forme de trivialité du quotidien, on peut sentir un déséquilibre. Ce n'est pas tant la longueur qui est en cause, mais bien plutôt quelques scènes par-ci par-là, qui gênent, comme celles avec la mère, dont on ne comprend pas bien la nécessité dramatique. Et si Boutaina El Fekkak joue avec une grande sensibilité le personnage fragile d'Emma, il n'est pas évident au départ de coller à ce rôle, tant l'expression de la comédienne est ténue, sa voix portant peu. Mais il y a aussi une manière de signifier que dans cette prestation évanescence, le personnage est en quelque sorte déjà parti. Son destin est tracé et il n'y a plus, dans un final opératique assez glaçant, qu'à parachever cet itinéraire.

Elle brule de Mariette Navarro. Mise en scène de Caroline Guiela Nguyen

Un petit intérieur fripé. Les occupants sont sous tension. On découvre dans une pièce attenante le corps sans vie d'une femme. Et le passé d'être sur le champs recomposé. Le mystère de cette mort sondé. La famille réduite, se composait de Pierre, un homme qui semblait tenir - avec indulgence et l'esprit souvent narquois - son petit monde à bout de bras. Emma, sa femme semblait avoir la tête dans les étoiles, tentait de dégotter un boulot, ne s'y rendait pas, voulait voler de ses propres ailes. Leur fille est une adolescente au parcours cahoteux. La grand-mère allemande semble avoir perdu la raison. Des hommes étaient fréquemment présents. L'un rendait de menus services, l'autre y traînait sa carcasse. Et n'était pas indifférent à Emma qui, un jour céda à cet emportement violent qu'on appelle la passion et découvre des zones de pénombres sensuelles dont elle ignorait l'existence.

La jeune femme se trouva rapidement engluée dans des questions d'argent . Elle connaît l'épreuve des innombrables coups de fil où une voix menaçante lui enjoint de régler ses dettes. Elle ne tarde pas à s'enfermer dans ses mensonges. Sa vie devenue sans issue ne tient plus qu'à un fil qui ne tarde pas à se rompre.

Des liens apparaissent évidemment avec Madame Bovary mais aussi avec l'Histoire de Jean-Pierre Romand dont Emmanuel Carrère décrit la vie de tromperies dans L'adversaire. Le besoin de réussite est dans nos années devenu si impératif que beaucoup n'ont d'autres choix que de faire mine de mener grand train. Quand l'amour de plus s'en mêle....

La distribution (Boutaïna El Fekkah, Margaux fabre, Alexandre Michel, Ruth Nuesch, Jean-Claude Oudoul, Pierric Plathier) mérite un coup de chapeau collectif d'autant que le spectacle, qui se démarque grandement de la production courante, a été conçu à partir d'improvisations. S'il a rencontré un tel succès lors de sa présentation au Théâtre de la Colline à Paris, qui lui vaudra une importante tournée la saison prochaine, c'est qu'il apparaît comme une authentique aventure de théâtre.

Du 7 au 10 janvier Comédie de Saint-Etienne tel 04 77 25 14 14

PUBLIÉ PAR [JOSHKA SCHIDLOW](#)

Elle brûle (Caroline Guiela Nguyen/Mariette Navarro)

Un joli travail d'élaboration scénique ironique

On parvient dans la salle en parcourant un couloir qui nous plonge dans une ambiance intimiste. Tous les objets là disposés procèdent d'une décoration savamment kitch. Sur scène on découvre une famille qui se montre animée de tensions domestiques dont on ne sait s'il faut les prendre comme de cocasses légèretés ou comme de profondes blessures. Car le propos se présente initialement comme une suite de sketches, dont le lien semble délibérément mis en tension. La représentation joue d'habileté et de subtilité dans les changements d'ambiance, du cocasse au dramatique, du fantastique au comique. D'abord tout cela ne semble pas très sérieux. Des comportements légèrement décalés, savoureusement inattendus, figés dans leur inadaptation, installés dans un environnement conventionnel, dessinent un microclimat enjoué, pétillant, miné pourtant. Un joli travail d'élaboration scénique ironique, des acteurs à l'unisson de cette ineffable distance à soi qui constitue notre ambivalence.

On peut savoir – ou non, d'ailleurs – que la pièce est inspirée de *Madame Bovary*. Cette reprise en est une de qualité, qui transpose le propos à notre époque et procède d'une réécriture. Emma est ici présentée dans son environnement familial, qui relève d'une médiocre réussite, comme on sait. Charles, ce bon médecin, est plus exploré que dans le roman de Flaubert. Chacun des personnages présentés – habiles transpositions contemporaines et citadines du tableau de la campagne rouennaise du XIX^e siècle – apparaît comme une énigme à lui-même. Mais, comme dans l'œuvre princeps, reste non explorée la question de savoir où va la dépense. L'actualisation est incontestablement un pari gagné par la compagnie « Les Hommes Approximatifs », qui pratique l'écriture au plateau mise en forme par Mariette Navarro. On ressent pleinement l'aspect collectif de cette création.

Des paroles trop spontanées surgissent, des colères se manifestent, impromptues et éphémères ; on observe les choses se déliter dans leur étourdissante immobilité. D'autres langues sont utilisées sporadiquement, éléments d'intime étrang(èr)eté. L'allemand, de souche, tellurique, tellement proche et si mystérieux, l'arabe (en réalité un parodie phonétique, presque un gromelot), sur lequel on insiste en glosant ; curieux, ce familier éloignement. Bref, un tableau attachant et incisif, tout en subtilité, qui s'épanche en démonstrativité à terme, confinant à un faire-valoir de la performance de Boutaina El Fekak. C'est en effet un remarquable effort d'explicitation qui confine à l'exubérance, et finit, à la fin, par s'épuiser dans une monstration inutile. Ces derniers moments contestables ne doivent pas occulter la valeur et l'acuité de l'ensemble du spectacle.

christophe giolito

[Elle brûle](#)

CHRONIQUE THÉÂTRE : ELLE BRÛLE

Mise en scène Caroline Guiela Nguyen Textes Mariette Navarro

Personne ne voit rien mais c'est moche. C'est monstrueux. Et en ce moment même, c'est en marche, en mouvement. Ça se multiplie, ça sort de nulle part. Et ça va s'étendre, ne pas arrêter de s'étendre. C'est comme un trou noir, de plus en plus profond, qui grandit, qui se métamorphose. Chaque jour c'est une nouvelle forme, on ne peut jamais l'appriivoiser, on ne peut jamais s'y habituer, tu comprends ? Il n'y a jamais de repos, il n'y en aura plus jamais. Ça a commencé depuis longtemps, avant même qu'on y pense. C'était peut-être minuscule au tout début. Un tout petit dérèglement. Si ça se trouve, ça Je n'avais plus vraiment l'intention d'alimenter le blog en chroniques sur des représentations théâtrales. Mais Elle brûle m'a tellement bouleversée que je ne peux pas m'empêcher de vous en glisser un mot.

Un téléphone sonne dans un appartement, Emma ne décroche pas et soudain le répondeur se déclenche. Une voix appelle, pleure, résonne dans l'espace réduit de l'appartement et fait écho à ce qui se joue à l'intérieur d'Emma. **Elle brûle**, c'est l'histoire de l'effondrement intérieur d'une femme, d'une famille, une consommation lente et inéluctable d'autant plus tragique qu'elle est sans prise, idiote, quotidienne, banale.

Lecture contemporaine de Flaubert, inspirée également de faits divers récents, **Elle brûle** utilise comme matériau de base le réel, l'ordinaire. Le spectateur traverse d'abord un petit musée rempli d'objets divers, de petits bouts de toute une vie, avant de rentrer dans la salle, intime, qui le projette vers la scène et son décor familier d'appartement lambda. En quelques tableaux, la pièce traverse dix ans de la vie d'une famille. Le pari est audacieux, d'autant plus qu'**Elle brûle** est une œuvre collective, née de la rencontre entre l'auteur, la metteur en scène et les acteurs. De cette rencontre un spectacle a vu le jour, fascinant et fragile.

Il n'y a pourtant aucun faux pas tant l'intelligence de la construction, de la mise en scène, du texte, des acteurs est immense. Tout est d'une justesse insensée, de l'utilisation de la lumière, de la musique, du décor, des costumes. Et puis il y a Boutaina El Fekkak qui interprète Emma, dont le visage se refuse souvent au spectateur, et dont les moindres frémissements passent par le corps, la voix qui chante, se brise, se relève. Elle est magnifique, ils le sont tous d'ailleurs. Emma c'est moi, c'est toi spectateur, c'est ta mère ou ta tante. Et il faut voir ce spectacle bouleversant qui m'a remué jusqu'au fond de mes tripes et remue encore, quelque part par là. C'est au [Théâtre de la Colline](#) et c'est jusqu'au 14 décembre.

<http://chroniques.annev-blog.fr/2013/12/chronique-theatre-elle-brule/>

Elle brûle !

Elle brûle ! écriture de la compagnie Les Hommes approximatifs, textes de Mariette Navarro, mise en scène de Caroline Guiela Nguyen.

Après avoir traversé un petit musée d'objets du quotidien : porte-clefs, bouchons de champagne, colifichets, armoire à pharmacie, robe de princesse dans une penderie...tels qu'on en trouve chez tout un chacun, le public va s'asseoir face à un appartement petit-bourgeois en coupe : papiers peints et cuisine américaine, plantes vertes et ambiance familiale. Il pourrait y faire bon vivre, mais les longs silences embarrassés des protagonistes qui s'y trouvent rassemblés laissent entendre qu'un drame a eu lieu.



©Elisabeth Caruccio

Le spectateur reste dans l'expectative et le doute, quand, soudain, la porte de la chambre parentale s'ouvre sur une jeune femme gisant sur son lit de mort. Emma. Nous comprenons vite que nous ne sommes pas convoqués à une veillée funèbre mais par une série de flash-back, à la reconstitution des faits qui ont conduit Emma au suicide. Cela semble aller bien chez les Bauchain. Emma a tout pour être heureuse : Charles, médecin, est un gentil mari, et Camille, une gamine effrontée et un peu tyrannique. Pourtant, elle, qui aspire à travailler, ne réussit pas à quitter le foyer et, insidieusement, le quotidien dérape : elle perd la notion du temps, adopte des conduites inexplicables qui l'entraînent dans une vie parallèle.

Elle trompe Charles avec un obscur professeur de musique, fait croire qu'elle travaille et s'endette en accumulant de menus achats jusqu'à la saisie par huissier. Les prénoms des personnages évoquent ceux de *Madame Bovary*, mais Emma ne rêve pas d'un amour romantique, ne brûle pas de passion pour son amant, et ne flambe pas vraiment avec l'argent. Elle se consume à petit feu. Un naufrage inéluctable, au ralenti. Jusqu'à un violent passage à l'acte. En anthropologue, la compagnie des Hommes approximatifs explore la dérive qui s'installe dans la vie ordinaire d'une famille ordinaire.

« Au premiers jours des répétitions, nous avions entre les mains la formidable machine à jouer qu'est la scénographie d'Alice Duchange mais aussi tout un hors-champ : biographies des personnages, chronologies, détails, anecdotes, images... « A partir de toute cette matière, les comédiens ont improvisé, se sont inventé une mémoire commune et sont devenus les habitants de cette histoire » relate Mariette Navarro, autrice du livret. Pas une seule ligne n'a été écrite en amont, le texte s'est fabriqué au fur et à mesure, à partir des mots, du corps des comédiens, de leurs rythmes, de leurs silences... »

Pour cette broderie collective, l'équipe de réalisation s'est inspirée de plusieurs faits divers : le suicide d'une femme de 51 ans en Carinthie, le parcours de Jean-Claude Romand qui a menti pendant quinze ans à sa famille, en lui faisant croire qu'il était médecin à l'OMS, alors qu'il passait ses journées sur un parking. D'où une forme et des dialogues proches d'un théâtre du quotidien, d'une série télévisée, d'un docu-fiction, avec ses petit détails comme la marque des céréales au petit déjeuner, une discussion de l'ado avec son père sur l'argent de poche. Mais ce quotidien-là est hanté par une inquiétante étrangeté incarnée par un gros poupon blanc fantomatique mauvais génie d'Emma guettant dans la pénombre. L'imaginaire et l'imagerie se réfèrent aussi à des drames intimes comme dans *Festen* ou encore dans *Intimité* de Patrice Chéreau.

Le spectacle, piloté avec délicatesse et fantaisie par Caroline Guiela Nguyen, repousse les limites de la théâtralité, par ses emprunts au cinéma, au romanesque et au documentaire, et invente ici une dramaturgie originale. Le travail collectif produit un jeu harmonieux, les comédiens s'investissent dans les personnages qu'ils ont composés, plongent dans cette histoire mais gardent toujours une juste distance. Car l'humour est au rendez-vous dans les dialogues et les clin d'œil aux sit-com et autres séries télévisées...

Malgré quelques longueurs et des moments de latence où l'action fléchit, ce travail qui ne laisse rien à l'approximation ouvre de nouvelles pistes au théâtre d'aujourd'hui.

Mireille Davidovici

Hi U

Happiness In Uppsala

Le 17 novembre 2013



Oppressante et fascinante, « Elle brûle », deuxième volet de la série autour de Madame Bovary de Flaubert proposée par la Compagnie « Les hommes approximatifs » livre une vision du quotidien où s'entremêlent sans cesse le réel et la fiction.

Avec elle, la compagnie continue d'inventer un mode de conception somme toute inédit où l'écriture ne précède pas la mise en scène mais où toutes deux sont intimement mêlées.

Un fait divers comme ceux qui ont marqué l'actualité ces dernières années. Mal-être, ennui, angoisse, besoin d'exister au monde, mensonges, dettes: le cocktail vers un inexorable drame familial.

Mon spoiler n'en est pas vraiment un, on sait d'emblée qu'Emma, la mère, est morte. La scène initiale nous introduit dans le désarroi, entre égarement, tristesse et colère, d'une famille juste en deuil. Emma gît, face à nous, dans la chambre adjacente au salon où l'action prend place.

Retour ensuite sur le commencement de la fin. Le public est invité avec un réalisme déconcertant dans le quotidien d'une famille apparemment heureuse, apparemment sans histoire. Mais peu à peu des indices de l'issue fatale se mettent en place. Un mot, un geste, puis une première défaillance d'Emma. Le vernis se craquelle, Emma brûle, se consume et le climat se fait de plus en plus anxiogène.

Le travail de décor, lumières et sons joue un rôle prépondérant dans la montée de cette angoisse, d'autant qu'il déploie progressivement des stratégies relevant du fantastique comme pour mieux appuyer sur l'inévitable issue.

Les comédiens, dans cet effort de jeu sur le banal et la quotidienneté, livrent une prestation d'une formidable justesse.

Il règne quelque chose de malsain, de morbide presque, d'abord presque indécélable puis de plus en plus patent. Nous adoptons un rôle de témoins qui cherchent, dans ce qui nous est donné à voir et à entendre, des signaux d'alerte.

Fragilité de ma part et/ou véritable gage de savoir-faire de la Compagnie, j'ai eu beaucoup de mal à supporter cette pièce douloureuse. Elle vous intrigue, vous attire, vous fascine et vous obsède encore longtemps, avec des flashes d'images, de lumières et de sons.

Une création forte et d'une grande intelligence, qui captive et dérange. On peut ne pas aimer être autant chamboulé mais on ne saura nier le grand talent de l'auteure, de la metteuse en scène et des comédiens.

Laure